

RÉFLEXIONS SUR LA CHINE

Les événements de Mandchourie et de Chang-hai, cette guerre entre la Chine et le Japon, — une guerre d'abord un peu, . . . à la chinoise, devenue par la suite une guerre pour de bon, et qui s'est terminée encore à la chinoise, — ont attiré l'attention sur le problème de la Chine.

L'évolution de la Chine moderne pose en effet un problème, ou pour parler comme le Comte de Sforza, auteur d'un livre connu sur l'*Enigme chinoise*, une « énigme » dont l'étude doit intéresser tous ceux qui prennent la peine de réfléchir sur l'avenir de ce vaste pays engagé depuis une trentaine d'années dans une ère de révolutions et de troubles sans fin.

Que sortira-t-il de toute cette agitation, de ce chaos indescriptible qui a déjà englouti par la guerre, la famine, les épidémies, des millions et des millions d'hommes ? Comment ce peuple immense, cette formidable fourmilière humaine qui représente à elle seule près d'un quart de l'humanité tout entière, et qui avait toujours vécu jusqu'à ces derniers temps dans une immobilité à peu près complète, figée qu'elle était dans une forme de civilisation plusieurs fois millénaire, a-t-il pu sortir de ses cadres, rompre apparemment toutes ses attaches traditionnelles et donner aujourd'hui au monde l'image vivante de l'anarchie ? Quelle influence les idées et les conceptions occidentales, passant à travers des cerveaux asiatiques formés par une tout autre hérédité spirituelle, ont-elles exercé sur la mentalité de ce qu'on appelle la « jeune Chine », mentalité génératrice de tous les désordres actuels ? Quelles réflexions inspire à un observateur impartial le spectacle de cette Chine nouvelle qui n'a plus rien de commun avec la vieille Chine cérémonieuse et formaliste de Confucius ?

Cette rupture avec le passé date officiellement de la fin de la dynastie mandchoue en 1911 ; elle devient complète à partir de la venue au pouvoir du parti *Koumingtang* les années suivantes. Mais en réalité elle remonte plus loin, aux dernières années du 19^e siècle, quand après une première guerre sino-japonaise en 1894-1895, un vaste mouvement de réformes se dessina dans toute la Chine et la réveilla de sa torpeur.

Jusque là, malgré les multiples interventions des puissances occidentales, le vieil Empire somnolait dans sa quiétude. Aucune influence étrangère n'avait pu agir sur lui ; tout glissait à sa surface, telle une goutte d'eau sur une

vieille laque patinée et lisse. Il en fut d'ailleurs toujours ainsi. Non seulement la Chine, dans tout le cours de son histoire, n'avait subi l'influence d'aucune autre nation, mais encore tous les peuples qui l'avaient envahie, Tartares, Mongols, Mandchous, furent finalement absorbés par elle, de sorte qu'on a pu dire avec raison qu'elle était une mer qui salait tout ce qui s'y jetait. Le prestige de sa culture et de sa civilisation était tel que cinquante ans après leur établissement à Pékin, les souverains Mandchous, tels K'ang-hi, K'in-loung, étaient devenus de purs lettrés chinois.

Le réveil fut donc d'autant plus cruel que la quiétude avait été plus profonde. Si encore la Chine avait été battue par une de ces nations lointaine de l'Europe, habitées par des « diables étrangers » dont on savait si peu de choses, la défaite eut été moins humiliante. Mais elle le fut par le Japon, ce petit peuple qui avait été son élève, et qui, pour avoir récemment appris à l'Occident quelques-uns des secrets de son organisation, voulut essayer sur sa vénérable voisine sa science tout fraîche et ses nouvelles forces. Les lettrés de l'Empire considéraient cette défaite à la fois comme un affront et comme une leçon. La leçon fut comprise et vite mise à profit. Si le Japon avait pu avoir raison de la Chine, c'est qu'il avait eu la sagesse de ne pas mépriser les Occidentaux, mais au contraire de se mettre résolument à leur école. Que les Chinois en fassent autant, et le vieil empire deviendra une jeune nation qui, avec ses quatre cents millions d'habitants, sera une force dans le monde.

Deux lettrés fameux, K'ang-Yeou-Wei (en annamite Khang-Hũu-Vi) et Leang K'i-Tch'ao (Lương Khải Siêu) se mirent résolument à la tête du nouveau mouvement de réformes. C'étaient des hommes de valeur, des esprits d'élite, et le second surtout a exercé non seulement en Chine, mais également en Annam, une influence considérable jusque dans ces derniers temps. Ses œuvres écrites dans un style superbe qui joint à la noblesse de la prose classique, toutes les ardeurs, tous les frémissements, tous les enthousiasmes d'une âme largement ouverte aux souffles de la pensée nouvelle, étaient littéralement dévorées par un public avide de s'initier aux idées modernes. Réuni sous le titre de « Écrits du buveur de glaçons » (*âm-băng vãn tấp*), elles faisaient les délices de tous les lettrés chinois et annamites qui en savaient par cœur des chapitres entiers. Je me

rappelle moi-même l'impression profonde que me fit, il y a vingt ans, la lecture du *Trung-Quốc-hồn* (l'Ame de la Chine) de Leang-K'i-Tch'ao. Aucune œuvre européenne n'a jamais produit sur moi une impression semblable. Cette prose magnifique, aux belles périodes et aux larges cadences, nourrie du suc d'une des plus vieilles cultures du monde et traversée de temps en temps par des lueurs, des éclairs d'une pensée et d'une sensibilité nouvelles qu'elle fait deviner, entrevoir, plutôt qu'elle ne les exprime clairement, cette prose unique qui rejoint avec des accents nouveaux celle des grands maîtres des T'ang, vous entraîne, vous transporte et vous fait comprendre quel pouvoir magique exerce sur les âmes une belle langue mise au service d'un noble idéal.

Car c'était un noble idéal que servaient Leang-K'i-Tch'ao et ses amis. Régénérer la Chine en lui donnant conscience de sa nationalité et en empruntant à l'Occident ce qui lui manquait, c'était le rêve de ces hommes qui, malgré leur engouement pour des idées et des conceptions qui n'avaient encore à leurs yeux que l'attrait de nouveautés inédites, étaient restés au fond des lettrés imbus de l'ancienne culture. Leur formation purement classique ne les préparait sans doute pas à comprendre d'une façon approfondie toutes ces nouveautés qu'ils se plaisaient à vulgariser, mais aussi elle les préservait de leur action pernicieuse et dissolvante. Elles n'agissaient sur eux que comme un stimulant et se heurtaient à un fond de bon sens et d'équilibre qui leur venait de leur solide armature confucéenne. En dépit de leurs écrits fougueux qui s'imposaient pour réveiller une masse amorphe et profondément endormie, ils étaient des hommes du juste milieu. Ils voulaient des réformes, mais ne souhaitaient pas une révolution. C'étaient des réformistes, non des révolutionnaires.

Quelles réformes réclamaient-ils ? Ils demandaient à la Cour Mandchoue de changer ses méthodes de gouvernement et d'administration, de remplacer les vieux ministres au pouvoir qui, hommes d'un autre âge, étaient incapables de comprendre les besoins nouveaux et de s'y adapter, de supprimer les anciens concours littéraires qui emprisonnaient l'élite dans une culture désuète, d'entreprendre une vaste réforme de l'enseignement, de l'armée, en faisant appel aux instructeurs et aux techniciens étrangers, etc. Ces réformes, malgré leur caractère parfois radical, n'avaient rien de révolutionnaire. Elles devaient se réaliser dans le cadre de la monarchie renouée, modernisée. L'empereur Kouang-siu lui-même était gagné à leur principe. Convaincu par les écrits de Leang et de ses amis de la nécessité d'entreprendre des réformes, il fit appel en 1898 à ces lettrés patriotes, les admit dans son inti-

mité et sous leur influence, fit promulguer édits sur édits prescrivant des réformes. Mal lui en prit. Les timides essais durèrent à peine quelques semaines. La vieille impératrice douairière Tseu-hi qui seule détenait tous les pouvoirs et les exerçait en despote, symbolisant toutes les forces de réaction de cette vieille cour rétrograde, mise en éveil par cette tentative de gouvernement personnel et le bruit que faisait l'annonce de ces réformes qu'elle jugeait intempestives, décida de réagir, et comme toujours elle le fit avec énergie. Le jeune souverain fut relégué, exilé quelque part, et la peine de mort fut prononcée contre les lettrés réformateurs. Ceux-ci réussirent à prendre la fuite et s'en allèrent vivre au Japon.

A la faveur de cette vague de réaction, qui de la Cour gagnait les provinces, toutes les forces mauvaises de la vieille Chine se donnèrent libre cours et aboutirent à ce mouvement de xénophobie sauvage et exaspérée que fut le soulèvement des Boxeurs en 1900-1901. Les puissances étrangères atteintes dans la vie et les biens de leurs nationaux, intervinrent énergiquement, et la Chine subit de nouvelles humiliations.

Cette fois, la Cour semblait comprendre, et commençait à esquisser quelques vagues réformes ; mais c'était trop tard et on doutait toujours de sa sincérité, les lettrés patriotes qu'elle avait persécutés évitèrent avec soin de se remettre sous sa coupe. D'autre part, une jeunesse nouvelle ardente et volontiers révolutionnaire, se formait à l'étranger, dans les universités d'Europe et d'Amérique et dans les écoles du Japon. Elle devait trouver son chef en Sun-Yat-Sen, qui alors promenait ses rêves révolutionnaires de Hongkong aux Hawaï, de Paris à Londres, recrutant sur son passage des disciples dans toutes les colonies chinoises établies à l'étranger, au Siam, aux Straits, en Amérique. La dynastie Mandchoue était condamnée ; sa fin n'était plus qu'une question d'heures.

Leang-K'i-Th'ao vivait toujours au Japon. Mais il sentait que son heure était passée. Lui, le lettré, le réformiste, il était dépassé, débordé par toute une jeunesse révolutionnaire qui avait beaucoup plus soif d'action que de littérature. Il n'eut plus d'influence sur elle, à moins d'évoluer vers elle et de la suivre, ce qu'il eut la sagesse de ne pas faire. Il produisait toujours, mais ses œuvres sentaient parfois la mélancolie et la lassitude. Il devait plus tard se détourner de plus en plus de la politique et s'adonner aux travaux d'érudition, aux études bouddhiques. Son nom vivra au moins dans l'histoire des lettres chinoises. Mais il devait sans doute penser toute sa vie ce qu'il avait écrit à l'âge de trente ans, dans un moment de découragement, peut-être même après les essais tragiques de 1898.

« De tout ce que j'ai rêvé, de tout ce que j'ai essayé d'entreprendre rien n'a réussi. Et tous les jours, je travaille comme un esclave de la littérature, Je prononce des paroles inutiles, incapable d'apporter une atténuation aux misères du temps. Quand je pense à tout cela, je me sens tout honteux. Mais étant données mes capacités et ma situation actuelle, hormis ces occupations, je ne sais plus que faire pour être utile à mon pays. Elles sont modestes ; il me faut pourtant m'en contenter... Hélas ! La patrie est dans le malheur, le temps passe et je sens qu'une lourde charge pèse sur mes faibles épaules. Un de mes amis n'a-t-il pas dit dans un de ses poèmes : Celui qui parle, et celui qui écrit, il ne sera jamais un héros ! - Et moi, j'épuise mes forces à parler et à écrire. Que pourrai-je donc faire pour rendre service à mon pays ? Quand j'y pense, l'angoisse me monte au cœur et je ne puis plus articuler une parole... »

Je m'arrête un peu longuement à cette attachante figure de Leang-K'i-Tch'ao, parce qu'elle me paraît représentative de toute une époque. Si les tentatives de réformes de ce lettré patriote, qui, malgré sa culture nouvelle, était resté un pur Chinois, un Chinois authentique, avaient réussi, si la Cour de Pékin, plus intelligente, en avait compris la nécessité et avait eu à cœur de les réaliser, le destin de la Chine eut peut-être tourné autrement.

Mais la sagesse n'étant pas de ce monde, et l'humanité oscillant toujours d'un extrême à l'autre, tant lui répugne la notion pourtant bien chinoise du juste milieu, après la réaction de la vieille Chine, vint la révolution de la jeune Chine, dont nous connaissons tous les phases depuis 1911, et dont le spectacle de désordre et d'anarchie continue toujours et n'est pas près de prendre fin.

Or, qu'est-ce que la jeune Chine ? Ce sont, d'un côté, des soudards ignares, anciens chefs de

bandes promus généraux de la République, et de l'autre, quelques diplomates, diplômés d'Oxford, ou de Cambridge, habillés à la dernière mode de Paris ou de Londres et parlant impeccablement l'anglais, (beaucoup mieux que leur langue maternelle qu'ils ont désapprise durant leur long séjour en Europe et en Amérique), avec au-dessous toute la foule des *returned students*, des étudiants retour de l'étranger et de leurs camarades, élèves des écoles des missions américaines ou de soit-disant universités nationales. Voilà les dirigeants de la Chine nouvelle. Comment de pareils hommes vivant en quelque sorte en marge de la société traditionnelle qui, en dehors de quelques grandes villes à concessions étrangères, ne s'est pas transformée si vite qu'on le croit, comment de tels hommes peuvent-ils exercer une influence bienfaisante sur la multitude de leurs compatriotes ? Comment sont-ils capables de diriger un aussi grand pays ? De fait leur action ne s'est montrée jusqu'ici que dissolvante et perturbatrice.

Mais ils ont à leur disposition une grande force : c'est le sentiment national qui s'exaspère chaque jour devant les entreprises de l'étranger et qui repose sur le fond de xénophobie de la race.

Peut-être ce sentiment, en se purifiant, en se sublimant, aidera-t-il un jour les Chinois à sortir du chaos dans lequel ils se trouvent.

En tout cas le Japon, en faisant la guerre à la Chine, est en train de lui rendre un grand service ; il fortifie le nationalisme chinois, le durcit, le trempe à l'épreuve de l'action et le rend capable d'une résistance qui ne laisse pas d'étonner nombre d'observateurs avertis.

Le sentiment national est toujours une force avec laquelle il faut compter. Bien dirigée, cette force sera capable de sauver même la Chine.

PHAM QUYNH



EN ANNAM: LA COUR DE HUÉ (1)

Tourane, lundi 31 août 1896

Ah ! l'original, l'imprévu voyage ! Je m'en souviendrai, comme dit l'autre.

Traditionnellement, le Roi ne doit pas sortir de la province de Hué, comme globe-trotter s'entend ; les grands ancêtres en sont carrément sortis pour la guerre. On attachait un prix politique à faire rompre la tradition par Thanh-Thái.

Et c'est pourquoi, hier à midi, le Roi est venu nous prendre à la Résidence, dans son canot à vapeur au son du canon. Le Régent Nguyễn-Thân, le moderne, l'accompagne, ainsi que son petit frère, un petit voyou, un boy quelconque des rues de Hanoi, qui a la gale aux mains, et au cou la grande sapèque d'or des dix mille soutiens. Détail de mœurs : les petits frères du Roi ne viennent qu'exceptionnellement au palais ; ils vivent chez leur Grand'mère, la mère de la Reine-mère actuelle qui a reçu si noblement M^{me} Rousseau, l'autre jour. Or, cette Reine-mère, aujourd'hui si complètement dans la peau de son rôle, est de basse origine, et sa vieille mère vend des tasses dans une échoppe du quai de Hué ; c'est là que vivent les petits frères du Roi, et celui-ci qui a la gale, fait malgré ses 15 ans la forte tête, rosse le guet, court les taudis et fait, dit-on, des razzias pour son seigneur et frère.

En ce moment ils sont très royaux. Avec Nguyễn-Thân, la suite comprend un mandarin militaire, l'ami Hoàng-Trọng-Phu, deux eunuques, les porte-éventails, le porte-thé, le porte-crachoir, beaucoup de porte-boîtes, et les deux porte-sabres en dalmatique de velours. Beaux bibelots, ces sabres à poignée de jade et à garde d'or faite d'un dragon ciselé. Je profite de l'intimité du bord pour les soupeser.

Nous voici en rade de Thuân-An, à bord de l'A OUETTE., où le brave, sympathique, spirituel commandant P... attend à la coupée, sous les armes, en grand tralala. Le canon tonne, le pavillon royal est hissé, le Roi est notre prisonnier.

Est-il très rassuré ? Toujours nous avoue-t-il naïvement, quand sonne le dîner, que sa mère lui a expressément défendu de manger d'autre cuisine que la sienne ; et il fait riz à part, tirant sa popote des grandes boîtes laquées. Dame ! la dynastie est payée pour se méfier.

Et il est encore très royal dans sa visite du bateau, pendant le « cercle » du soir, où assis à l'avant il répond négligemment aux amabilités

du Gouverneur et des siens. Et puis, la nuit tombée, le « gosse » reprend le dessus, il n'a pas ou à peu près pas de surveillants : zut pour la Cour ! zut pour les rites ! zut pour Trọng-Hiệp le censeur ! et le voilà qui à partir de minuit court le bateau avec le petit frère, ayant avec ses croix et ses robes brochées dépouillé tout décorum, faisant des farces aux officiers du bord, réveillant l'un en lui chatouillant le nez et se tordant, invitant l'autre à boire, grim pant aux bastingages, fouillant dans nos affaires ; mon sac de voyage l'épate ; je suggère qu'on pourra lui en offrir un « royal » cristal, écaillé et vermeil, Fenoux dernier cri, 120, Galeries de Valois.

Nous avons mouillé de nuit près de Lang-Co au Nord de Tourane, car nous devons faire par terre, par la célèbre route du Col des Nuages, la seconde partie du trajet. Thanh-Thái n'a pu se tenir de s'échapper de sa cage et, tandis que nous dormions, s'est fait atterrir en jonque. Tout surpris de ne plus le trouver au réveil. Et voici qu'après le négligé intime du bateau la féerie recommence.

Tout le cortège est venu par terre de Hué et, au fond de l'anse profonde, sur cette grève basse de Lang-Co, au pied de la haute muraille noire d'ombre et d'arbres, chatoient 400 drapeaux, les pararols, les grands éventails, les palanquins d'ivoire et de soie, la foule des linhs, des gardes, des serviteurs. Au son des fifres, Thanh-Thái a remis son masque royal ; il nous attend sur un délicieux petit cheval noir, les mandarins locaux sont prosternés le front sur la grève comme des chartreux en oraison ; et il est gentil tout plein dans sa robe lilas, sa culotte blanche, ses bottes vernies à éperons d'or ciselé ; on lui a tenu l'étrier, on l'a couvert des parasols tandis qu'il se mettait en selle, on lui a présenté à genoux sa cravache. Nous enfourchons nos canards avec moins de façons, le Gouverneur et ces dames montent en chaise ; en route.

Et c'est une belle procession par ce chemin en lacets qui s'élève à 400 mètres au flanc de la montagne surplombant la mer. Il est 6 heures du matin, l'eau prend des bleus profonds, les rentrants de la route sont dans l'ombre encore, les saillants étincellent au soleil levant, les chaînes lointaines baignent dans le rose ; visions de Corniche, de Méditerranée, d'Estérel.

Mais Thanh-Thái, se souvient qu'il est en vacances, et hip, deux coups d'éperons, au

(1) Notre confrère *L'Eveil de l'Indochine* a reproduit dernièrement ces pages extraites des *Lettres du Tonkin* de LYAUTEY. Nous les reproduisons après lui, pour l'intérêt d'actualité qu'elles présentent, bien qu'écrites depuis 1896. — N. P.

diable la suite, les parasols, le Gouverneur ; un bon galop en avant avec seulement l'interprète, moi, Martinie fils du Contrôleur général), secrétaire de M. B., et l'un des eunuques piteusement cramponné à sa selle. Et c'est à cette allure decross-country que nous atteignons le Col des Nuages, deux heures avant la suite. Thành-Thái est ravi, les chevaux moins.

Le col est barré par le vieux fort annamite crénelé qui fermait la route de Hué. Avant la large route actuelle toute récente, à laquelle les mille coolies que nous avons croisés travaillent encore, le passage était inforçable, — à pic sur Tourane, — et c'est d'ici même qu'en 1856 une de nos compagnies de débarquement a été ramenée sous la seule avalanche des boulets pleins qu'on ne s'était même pas donné la peine de tirer et qui lui ont écrasé 300 hommes. Les tas de boulets sont encore là, dans la salle où nous allons déjeuner, à côté des vieux canons endormis pour toujours.

Le spectacle est étonnant ; au Nord, perte de vue, la côte d'Annam, le large ; au Sud, à nos pieds, la rade de Tourane, telle qu'un plan en relief. Et peu à peu tout le cortège s'en est venu, la halte se forme grouillante. Sur la terrasse supérieure de la vieille porte crénelée la jolie silhouette de Thành-Thái se détache nettement dans sa robe lilas, entre le serviteur qui tient le haut parasol et le serviteur qui l'évente. Il « regarde son royaume » ; et c'est encore tout à coup une vision biblique, un souvenir d'image d'enfance, « un jeune Salomon sur le Temple », un Pharaon hiératique.

C'est décidément très amusant.

La sieste est finie ; descente sur Tourane, malgré le soleil qui pique dur ; le cross-country reprend, nous tenons bon derrière le petit enragé. M. B., qui pèse dans les 200, met son point d'honneur à nous suivre. En bas, les sampans nous attendent pour nous mener à Tourane ; une pagode aménagée pour le repas a été préparée au Roi : avant l'arrivée du cortège, deux heures d'arrêt, buffet, champagne et glace ; et tandis que la petite Majesté va dans l'arrière-boutique revêtir une nouvelle robe, nous nous mettons presque nus, échoués sur les nattes, nous faisant éventer à notre tour, et un peu ! Et, tout le long de la route dévalée au galop, rien n'était plus curieux que de voir au passage du Roi les coolies, les passants, les paysans sur le seuil des canhas, s'effondrer, le front dans la poussière, frappés par la foudre. Et j'ai peur qu'il n'y ait un grand scandale au pays d'Annam.

L'entrée à Tourane se refait en grande solennité, chaise, fîfres ; tête d'idole : ce petit est absolument étonnant.

A bord du « Haiphong » en route de Tourane à Saigon

1er Septembre 1896, soir,

Embarqués à trois heures ; le Roi est venu visiter le courrier, le plus grand bateau qu'il ait vu jusqu'ici. Lunch, séparation, adieux ; il avait repris le turban royal, la Légion d'Honneur. Il entre en scène comme un acteur, et c'est amusant de le voir « poser » pour dissimuler ses étonnements et il n'en manque pas, ne serait-ce que devant les grands chevaux australiens du Gouverneur, 1m70, qui sont à bord venant d'Hanoi, tandis qu'il n'en a jamais vu atteignant 1m30 ; et, après les poignées de mains muettes à l'entourage, il a, par l'intermédiaire de Hoàng-Trọng-Phu, des mots très amables pour moi. Et comme je m'étonne, moi, chétif dans cette hiérarchie, qu'il m'ait ainsi distingué, et le lui exprime, il me fait dire par Hoàng qu'il tient à remarquer ma politesse, et la déférence que je lui ai témoignée, ce qui prouve simplement qu'il n'a pas toujours été gâté à cet égard.

Et puis, que voulez-vous, pour moi, il est le Roi.

C'est depuis huit jours ma constante, très cordiale et plaisante querelle avec l'ami R... l'Ingénieur en chef des Ponts, Directeur des Travaux publics. Et voilà où l'atavisme, l'éducation, les traditions d'enfance et de jeunesse sont plus forts que tout. R... et moi, nous sommes à peu près d'accord sur tout le présent, gens d'action, tous deux solutionnistes, lui, évoquant Alphand, dont il fut l'élève à la Ville de Paris, comme j'évoque Gallieni, nous avons la même horreur du gémissement stérile, nous nous épanchons dans les mêmes agacements quand ce qui devrait et pourrait se faire ne se résout pas sans délai ; et si nous étions tous deux au Parlement, nous serions vraisemblablement sur les mêmes bancs, poursuivant le même but : Seulement il a les visions rétrospectives de son éducation très positive et moi celles de mon éducation familiale et des amours de ma jeunesse ; et si, loyaux et pratiques, l'un et l'autre dégagés de nos préjugés, nous nous mettons à peu près pour le « Devoir présent », l'empreinte des points de départ reparait dans l'appréciation du passé ; et ce que nous voyons ici, c'est bien le passé. Comme il dit, il eût été un terrible conventionnel ; je persiste à regarder que, si nous somme malades, c'est en grande partie de cette destruction trop brusque et radicale de tous les organes traditionnels ; lui pense que c'est d'autre chose.

R... écume de se courber, de se découvrir, de rester debout, de voir M. Rousseau, inspec-

teur général des Ponts, poly-technicien, etc., etc., céder le pas à ce même vicieux, et ronchonne les mots « mascarade, humiliation » ; moi je rigole ; j'émet l'idée qui le fait bondir, que je ne sais pas pourquoi nous ne lui baisons pas la main. — Eh ! qu'est-ce que ça me fait ses vices, la gale de son petit frère, ses néroneries de palais : c'est le petit-fils des Gia-Long et des Minh-Mang, le dernier des Nguyen, c'est LA GRANDE FORCE SOCIALE de cet empire de 20 millions d'hommes, au passage duquel les populations se couchent dans la poussière, dont un signe du petit doigt est un ordre absolu ; et grand Dieu ! servons-nous-en et n'énervons pas cette force, puisque nous en tenons les ficelles, et persuadons-nous que ce n'est ni l'Administration directe, ni toute la compétence technique des B... et des N... qui la remplaceront, et ne fût-ce pas par conviction, honorons-le par politique. Toute la philosophie du Protectorat est là-dedans.

Et maintenant que la féerie est finie, Thành-Thái parti, et le courrier en marche, examinons notre conscience.

Il n'y a pas de mots assez forts pour flétrir la conduite de la France vis-à-vis de ce petit Roi. Nous avons beau jeu à nous indigner de ses vices, de ses cruautés, de son insouciance. On connaît son histoire. En 1889, à la mort de Đông-Khánh notre créature, ne voulant naturellement pas remettre sur le trône Hàm-Nghi, chef du parti national, le déporté d'Alger, nous allâmes chercher un fils de Duc-Đức, fils adoptif et héritier de Tự-Đức, qui avait régné quelques heures à la mort de ce prince, en 1883. Ce fils, c'était Thành-Thái, qui avait 11 ans. Elevé en prison avec sa mère, dans les besognes serviles, loin des partis et des échos de la Cour, il était à notre merci, malléable à volonté.

Et, ainsi que le remarque le plus distingué des anciens Résidents généraux de ce pays, nous pouvions et devions en faire le Roi idéal du Protectorat, entouré de maîtres français, formé à nos idées, initié à nos plans, le meilleur des intermédiaires pour en assurer l'exécution. Qu'avons-nous fait ? Pendant deux ans, nous avons placé auprès de lui, au Palais, un commis subalterne, sous prétexte de lui apprendre le français. Et puis, c'est tout. On lui a donné des joujoux tantôt la Grand-Croix de la Légion d'Honneur, tantôt des polichinelles à musique, l'an dernier une tapisserie des Gobelins. Et on l'a laissé pousser comme il a voulu, oisif et tout-puissant, dans le mystère de ce monde d'eunuques, de harem, de bas serviteurs. Et il s'est ennuyé royalement, sans un livre, sans une distraction du dehors, sans un dérivatif aux instincts. Et la sève est venue, et le petit homme est vivant, et les flatteurs et les pourvoyeurs

étaient là tout prêts ; et ça s'est déchaîné en débauches et en cruautés, avec les raffinements et l'ampleur que comporte l'exercice absolu de la tyrannie domestique. Mais enfin, enfin, à qui la faute ? Et alors, ce furent des punitions de collège, le Résident Supérieur venant faire des scènes de pion, le mettant aux arrêts pendant 30 jours dans une pagode avec trois femmes seulement, des remontrances solennelles du conseil des Régents, ravis au fond et faisant courir le bruit que le Roi était fou pour se ménager le moyen de le déposer et nous proposer une créature de leur choix.

Et voici sa folie : il y a un mois, il apprend que notre unique colon a installé chez lui l'électricité ; il fait atteler sa charrette et va incognito y passer une heure, se faisant tout expliquer, voulant voir et toucher, attentif et questionneur. Le lendemain scandale, conseil des Régents, et conclusion : le Roi est fou ! On lui a depuis un an adjoint Hoàng-Trọng-Phu imbu de nos idées, presque de son âge, au courant de nos sciences ; mais Hoang, Annamite, n'est toujours qu'un subalterne, féroce jaloux, forcé parmi les embûches du Palais de veiller sur sa propre vie, sur sa nourriture, de se garder même d'un trop grand crédit qui le perdrait. Et néanmoins, Thành-Thái fait beaucoup causer Hoang, l'interrogeant sur Napoléon, nos grands Rois, nos soldats, nos découvertes.

Mais pourquoi, pourquoi depuis sept ans n'avoir pas placé auprès de lui un ou deux Français sûrs, civils ou militaires, tantôt ses compagnons, tantôt ses mentors, tantôt ses maîtres. Le cœur haut placé, de bonne éducation, déferents et fermes, qui se fussent voués à cette noble tâche ? Ah ! certes, on les eût trouvés. Et c'est ce qu'on me dit ce soir en haut lieu, en le déplorant ; et je réponds : « Pourquoi ne pas le faire encore, il n'a que 18 ans, il n'y a rien de perdu ». Ah ! je sais bien qu'il y a un obstacle, M. B... le Résident supérieur. Intelligent, fin, actif et autoritaire, il lui manque cette « parcelle d'amour », sans laquelle ne s'accomplit nulle grande œuvre humaine. Tout ce qui précède, c'est du « sentiment ». Et il croit avoir rempli toute sa tâche, quand il a fait une route, un pont, découvert un pot-aux-roses dans les comptes d'un Ministre, morigéné le roi ou les Régents. Il y a d'autres semences pourtant à jeter ici. Si X... un de ses prédécesseurs, avait ici réussi, c'est qu'il avait des façons de gentleman. Et ce n'est pas un des moindres vices de notre panier à salade social que cette disparition des gentleman dans les hauts postes. Nous sommes tellement accoutumés à la mauvaise éducation, qu'elle ne nous frappe plus, sauf quelques-uns très rares qui avons conservé l'épiderme sensible. Mais nous sommes les seuls à ne pas nous en apercevoir et, hors même des Gouvernants d'Europe qui

sont fixés sur notre personnel, soyons convaincus que chez les exotiques, si loin de nos mœurs soient-ils, le discernement n'est pas moindre des nuances de formes et des modes de vivre

Mais tous ces beaux discours n'empêchent

pas que nous pouvons nous vanter d'avoir « raté » Thanh-thái.

LYAUTEY

(Lettres du Tonkin et de Madagascar, 1894-1899) (1)

LETTRÉ DE CHINE

Un dîner chez le « petit maréchal »

Au Grand-Hôtel, smokings et robes du soir apparaissent. Dehors, un pur crépuscule de printemps tombe sur Pékin. Je monte en auto. A ma gauche, de l'autre côté du large boulevard, des murs crénelés sont dorés par la dernière flèche du soleil et des drapeaux coulent le long des hauts mâts qui les arboraient : c'est le quartier des légations.

Nous roulons très vite, dans une rapide demi-obscurité, les réverbères sont insuffisants et les voitures lancent sans cesse le jet lumineux de leurs phares. Mais à chaque carrefour se tient assidu un policier chinois en uniforme noir, en gants blancs. C'est cette police qui obéit, actuellement, à l'hôte chez qui je vais dîner, au jeune seigneur de la guerre mandchou Tchang Sue Liang, le fils, l'héritier de Tchang Tso Lin et le maître de la Chine du nord.

Maître, jusqu'à quel point, et dans quelles limites territoriales ? On ne peut éviter de se poser ces questions, quand on arrive de Shanghai et de Nankin et qu'on a déjà de l'imbroglie chinoise une idée approximative. En un pays où le temps ne compte pas, chaque heure peut transformer un prince en fugitif. — ou en souvenir. Depuis que l'invitation m'a été faite, je ne suis sûr qu'un événement ne surviendra pas pour la rendre inutile.

Non, cette nuit, du moins, tout sera calme. Devant nous s'allument les enseignes électriques de quelques cinémas à l'américaine et magasins d'importations. Au delà grouille, dans une vapeur et une rumeur de foule bariolée, les immenses quartiers poudreux, encombrés de petit marchands et de baraques qui me rappellent la « zone » parisienne vers Saint-Ouen ; et ruelles aux détours de labyrinthe, cernées de murailles aveugles que perce de loin en loin une grande porte aux battants rouges cloutés de cuivre, parfaitement poli. Ces murs, ces portes appartiennent aux demeures de la vieille aristocratie ou de la bourgeoisie riche de Pékin. A l'intérieur se cache comme nos hôtels du faubourg Saint-Germain se cachaient derrière les bâtiments de

service, un palais sans étages, à corps parallèles séparés par des cours-jardins, à toits cornus que soutiennent de belles charpentes sculptées et vernissées.

C'est dans une habitation de ce style que je pénètre, mon véhicule ayant tourné à l'angle des remparts de la cité tartare, puis suivi un boulevard nouveau et quelques voies de traverse. Déjà des sbires en civil nous ont hélé, sortant tout à coup de l'ombre. Ils se sont assurés de mon droit de passer outre, et voici le premier barrage de soldats, casquettes aux visières luisantes, baïonnettes au bout des fusils. Nous passons encore. Enfin l'auto s'arrête devant un portique surélevé de plusieurs degrés, qui est le véritable accès du palais.

Je descends et me trouve devant deux pelotons de garde. Ils figurent assez bien des mousquetaires modernes, bottés et l'épée nue, sanglés de baudriers magnifiques. A l'écart se tiennent cinq ou six jeunes gens aux figures inquisitoriales, drapés dans les classiques robes de soie sombre, mais coiffés de vulgaires feutres européens. Deux m'encadrèrent et me conduisent de cour en cour, de yamen en yamen, entre des arbustes profilés sur le ciel de velours et qui embaument, entre ses grands toits mystérieux aux cornes si basses qu'on a l'illusion de les toucher, entre des ailes de bâtisses révélées par les fenêtres jaunes, — bureaux où l'on tape à la machine, corps de garde d'où s'élève un bizarre et presque alarmant appel de trompette.

Soudain (tandis que j'avance indéfiniment, perdu, résigné au destin), mes guides m'arrêtent, avec de doux gestes, des sourires, de menues révérences. Et ils me font gravir un peron de plus, ils m'introduisent dans un vestibule qui semble tout à fait improvisé, repris sur l'ancien plan solennel du palais. Des cloisons de bois ont été plantées là, du papier de tenture fort banal les habille. Un lustre électrique de pacotille éclaire cela, qui est visiblement de circonstance, datant de l'installation du maréchal après l'abandon de Moukden. Je me sens comme

(1) Armand Colin Editeur, 103, boulevard Saint Michel, Paris.

dans une de ces boutiques (mon hôte me pardonnera ce mot) qu'on arrange en siège d'un comité pour le candidat de droite ou pour celui de gauche, aux périodes électorales dans ma patrie.

Un vieil huissier en robe prend mon manteau. Quelqu'un me tend les mains, me souhaite la bienvenue avec l'accent du quartier Latin le plus réussi. C'est M Tsen Tsou Ton, un des officiers d'ordonnance du maréchal. Ce jeune homme de vingt-cinq ans, au visage plein et gai, connaît sans doute Montparnasse mieux que moi, et peut enseigner l'argot parisien. Je pense que ma qualité de Français me vaut le plaisir d'être accueilli par lui. Car on m'a dit que l'état-major comprenait également un ex-résident chinois à Londres et un autre aussi berlinois que possible. Ceci pour le cas d'un visiteur anglais ou allemand.

Nous causons cordialement, dans un petit salon d'attente aussi occasionnel que l'anti-chambre. L'huissier ouvre et referme la porte, comme en musique on joue une mesure pour rien. C'est pour nous prévenir que le maréchal arrive. Une seconde : la porte se rouvre. Je vois entrer un autre jeune homme en robe de soie bleu sombre, sans aucun ornement. Il est mince ; le visage brun, sans traits saillants, exprime surtout la lassitude. Ses yeux aux paupières gonflées sourient presque timidement. Il est très réservé d'abord, comme un étudiant en théologie. Puis il s'humanise quand surviennent deux Français qu'il connaît de longue date. Avec un second officier, plus faubourien que le premier si cela se peut, le dernier convive est un charmant francophile chinois. Tous nous essayons, à l'euro péenne, dans une petite salle à manger bourgeoise et devant une nappe qui recouvre une table absolument occidentale. Mais le dîner est chinois, et d'une gastronomie qui efface mes plus mémorables repas au Yunnan ou à Canton. Mais nous parlons, tout en savourant. Le maréchal comprend suffisamment l'anglais. Dix répliques ramènent inévi-

tablement la conversation à ce qui domine cette table tranquille, ce palais silencieux, ce pouvoir de jeunes gens rieurs.

— En somme, que fera le Japon, maintenant qu'il tient les plus riches parties de la Mandchourie ? Honjo nettoie les secteurs du nord ; il a de quoi faire pour tout l'été. Ma ramènera ses troupes dès l'automne, quand les Japonais se replieront sur Harbine. Mais croyez-vous à la menace russe ? Non, n'est-ce pas ? Chantage. Le plan quinquennal leur suffit comme bluff. Les Japonais ne désirent pas tant Vladivostok, dans l'état actuel des affaires. Pensez-vous que M. Pou Yi veuille transporter un jour sa présidence à Pékin, où il fut empereur ? Le maréchal a certainement des oreilles aux conseils du Mandchoukouo. L'oppression à Moukden n'empêche pas que tout se sache. Et ici même, que devient Ou Pei Fou ? Où en est Feng ? Quelles sont les nouvelles du sud, de Tchang Kai Chek ? A Loyang, on fait des motions qui ne sont prises au sérieux qu'à Genève... La vérité, c'est que les Cantonais tireront toujours de leur côté.

Aucune question ne reste sans réponse, ni ne paraît troubler notre hôte. Il se soulève, prend du bout de ses baguettes un fin morceau dans une coupe de beignets, et le dépose devant moi.

Quiétude, simplicité, camaraderie dans ce cercle d'hommes. J'ai peine brusquement à croire qu'aucun péril puisse être vrai en Chine. Comment croirai-je aussi encore les horribles légendes — complots, assassinats, cruautés à plaisir — qui courent de Hong-Kong à Tien-Tsin sur le fils de Tchang Tso Lin ? Ce pendant, qui sait si une bombe, d'un instant à l'autre, n'éclatera pas derrière la cloison de cette salle à manger ? Mais je participe à la sagesse de mes voisins. Ils vivent, je le sens, insoucieux de la vie. Rien n'importe : malgré l'électricité et le mobilier de série, nous sommes à Pékin, en Chine.

HENRY CHAMPLY.

FINANCES INDOCHINOISES

Dans le discours qu'il a prononcé à la dernière session ordinaire du grand conseil des intérêts économiques et financiers de l'Indochine, M. Pierre Pasquier, gouverneur général, a exposé les causes, la nature et l'étendue de la crise qui s'est abattue sur notre grande possession d'Extrême-Orient. Il a fait voir que ce malaise d'une colonie hier encore prospère n'est qu'une réplique de l'état de trouble que connaissent actuellement tous les pays du globe. Et cependant, si nettes qu'aient été les explications de M. Pasquier, d'aucuns s'obsti-

nent à assigner à la crise indochinoise des causes locales. Et l'on va jusqu'à prétendre que le gouvernement colonial aurait pu prévenir le mal en prenant en temps utile les mesures appropriées à la situation.

C'est vouloir fermer les yeux aux faits. En Indochine, comme ailleurs, la baisse générale des prix a porté atteinte au commerce d'exportation. Qui vend moins, qui travaille moins restreint ses achats. La conséquence de ce marasme a été une diminution des importations ; et l'ensemble de ces phénomènes s'est traduit

par un fléchissement marqué des recettes fiscales. Pour l'exercice 1931, le budget général a enregistré un déficit de dix millions de piastres environ, tandis que le budget des cinq grands pays de l'Union indochinoise présentait en totalité un déficit de cinq à six millions de piastres.

Si le gouvernement s'était désintéressé, en 1931, du sort de la production agricole, les difficultés de la trésorerie n'auraient pas été si accusées. Colons français et indigènes ont profité largement de l'appui du budget colonial, les riziculteurs sous forme de prêts mutuels, de prêts de campagne, de prêts de moissons, de prêts sur récoltes, au total 13 millions de piastres ; les planteurs d'hévéas sous forme d'avances pour leurs terres non encore en rapport, soit 7 millions de piastres. De plus, une prime a été attribuée à la sortie du caoutchouc. C'est plus de 30 millions de francs qu'en faveur de ces planteurs le budget général prélève sur ses disponibilités. Les planteurs de café, les sériciculteurs et de nombreux autres producteurs touchent des primes ou des avances.

Sans ces libéralités, la caisse de réserve du budget général présenterait un avoir important, et la crise budgétaire ne serait pas ce qu'elle est.

Dès les premiers symptômes de cette crise le gouvernement indochinois a arrêté les dispositions à prendre pour parer au danger. Tout d'abord la compression des dépenses s'imposait. Le nécessaire a été fait. Lors de l'établissement du budget de 1932, les crédits avaient subi une réduction de plus de vingt millions de piastres. On espérait obtenir par ce moyen un juste équilibre budgétaire. On tablait encore à cette époque sur une recette mensuelle des douanes et régies de 5 400.000 piastres. Or la crise s'est accentuée à tel point que dans les deux premiers mois de cette année une diminution de 3.266.000 piastres sur les prévisions a été enregistrée.

Que tenter, sinon un nouvel effort de restrictions ? Sans doute, le relèvement des taxes fiscales apparaissait-il comme une autre solution efficace : on ne s'y arrêta pas. Toutes les taxes susceptibles d'être augmentées avaient été rajustées en 1930 ; on ne pouvait encore les alourdir. Au surplus, il ne s'agissait pas seulement de permettre à la colonie de traverser un moment difficile, il fallait adapter d'une manière durable le train de vie de l'Indochine à un niveau plus modeste, proportionner les dépenses aux recettes. De sorte que c'est en réalité la nécessité d'un dégrèvement que devait envisager la direction des finances.

Au chapitre des compressions, une série de mesures ont été inscrites : arrêt du recrutement dans la plupart des services, mise à la retraite de tous les fonctionnaires réunissant les conditions d'âge et d'ancienneté de service

fixées par les règlements ; retour à leur administration des fonctionnaires ou agents détachés des cadres métropolitains ; réduction des agents contractuels par la suppression des emplois non indispensables ; augmentation des heures de travail du personnel français et indigène.

Mais de telles mesures ne donnent pas leur plein effet immédiatement. Elles sont insuffisantes quand il faut réaliser d'urgence un allègement des charges. Et, dans ce cas, un remède s'impose : l'abaissement des traitements. Le chef responsable d'un groupement colonial de l'importance de l'Indochine ne se résout à en user que sous l'empire de la nécessité. L'intérêt supérieur de la colonie était en jeu : M. Pierre Pasquier n'a pas hésité. Aussi bien, les sacrifices demandés n'ont rien d'excessif, les soldes en monnaie locale ayant été depuis 1920 l'objet d'une majoration dépassant de beaucoup l'accroissement du coût de la vie. C'est ainsi que les petits fonctionnaires ont vu leurs émoluments tripler de 1914 à 1932 ; et ceux des fonctionnaires d'un grade élevé ont augmenté de 120 à 140 %, alors que l'indice du coût de la vie n'a crû pendant cette même période que de 60 %.

L'arrêté du 6 octobre 1931 a porté seulement sur la réduction des prestations en nature et en deniers, c'est à dire sur les diverses indemnités que les fonctionnaires reçoivent en sus de la solde proprement dite, et encore cette mesure ne touche-t-elle pas les agents de rang modeste, c'est-à-dire ceux dont le traitement annuel s'inscrit au-dessous de 4.000 piastres.

Dans ce programme de restrictions, le gouvernement général n'a envisagé l'abaissement général des traitements qu'au cas où les recettes réalisées au cours de l'exercice 1932 seraient inférieures aux prévisions. On a calculé que grâce à une diminution de 12 % pour les hauts fonctionnaires et de 10 % pour les autres on obtiendrait un allègement des charges de 4 à 5 millions de piastres.

A ceux qui reprochaient au gouvernement général de mettre, à l'exclusion de toute autre mesure, le personnel à contribution en vue de remédier à la situation déficitaire, M. Pasquier a répondu en présentant un plan d'économies basé sur un programme de réforme des services. La machine administrative est trop lourde : il faut l'alléger.

De fait une réforme de l'organisation bureaucratique, qui, en Indochine comme partout, s'est développée démesurément, peut faire réaliser de sérieuses économies ; mais c'est là un point délicat qu'on ne peut aborder sans soulever de vives alarmes. Déjà, dans son appréhension, l'opinion indochinoise prête au gouvernement des initiatives qui toucheraient à l'essentiel de l'organisation administrative, qui affecteraient même le statut poli-

tique de l'Indochine. C'est ainsi qu'on a parlé d'une réorganisation judiciaire qui aurait pour effet de restreindre l'action de la justice. En vérité, la seule réforme envisagée réside dans la suppression d'un emploi de conseiller dans chacune des deux cours, et dans la transformation en tribunaux résidentiels de trois justices de paix.

Un autre bruit a couru, également dénué de tout fondement, et si extraordinaire qu'il pa-

rait superflu de le démentir : le gouvernement général songerait à rétrocéder au gouvernement annamite les villes de Hanoi, Haïphong et Tourane, qui, de ce fait, deviendraient territoire de protectorat. Que les Français d'Indochine se rassurent. M. Pasquier connaît trop bien les besoins vitaux du grand domaine français d'Asie, qu'il a si largement contribué à outiller, pour faire une politique à contresens.

Le Temps (Juillet 1932)

JEAN DUPUIS, L'EXPLORATEUR DU TONKIN

M. Albert Sarraut, ministre des colonies, a présidé le 4 Septembre 1932 à Saint-Just-la-Pendue, dans le Roannais, l'inauguration du monument élevé à Jean Dupuis, négociant et voyageur, un des hommes qui contribuèrent à donner le Tonkin à la France.

Né le 7 Décembre 1829, Jean Dupuis, fils de cultivateurs aisés, fut attiré, très jeune, par les voyages et le grand commerce. En 1859, il est en Égypte, où il fait d'importantes affaires : c'était l'époque où furent commencés les travaux de percement de l'isthme du Suez. L'année suivante, il se rend en Chine ; le pays semble favorable à ses ambitions commerciales et il se fixe à Hankéou. Il devient bientôt fournisseur de l'Empire chinois ; il s'assure, alors, de la navigabilité du fleuve Rouge et cherche le meilleur moyen de ravitailler le Yunnan, province de la Chine du Sud limitrophe du Tonkin qu'il rêve de relier à la Cochinchine où la France venait de s'installer.

Par un curieux hasard, Dupuis rencontre le Stéphanois Francis Garnier qui ramenait la mission d'exploration Doudart de Lagrée, laquelle avait remonté le Mékong depuis le Cambodge jusqu'au Yunnan. Les deux compatriotes échangent leurs vues, leurs projets, et, à quelques semaines de là, Dupuis propose au vice-roi du Yunnan de l'approvisionner par le Tonkin en remontant le fleuve Rouge interdit aux Européens ; cette proposition faite, il part en reconnaissance, suivi d'une escorte et accompagné d'un mandarin mis sous ses ordres. De retour au Yunnan, il signe avec les autorités de ce pays un contrat des plus importants. Il a à résoudre des problèmes divers et compliqués, se trouve aux prises avec des difficultés géographiques dont il triomphe ; ses affaires se développent et bientôt il est accrédité par l'Empire chinois auprès de l'Empire d'Annam, dont dépend le Tonkin ; mais il tient à ce que la patrie profite de ses initiatives : après avoir établi sa base en Cochinchine, il se rend à Paris,

car il veut donner le Tonkin à son pays, mais il ne peut faire partager ses vues au ministre de la marine. A son retour, il remonte le fleuve Rouge avec une flottille et amène triomphalement son chargement d'armes et de munitions au Yunnan, à la fin de 1872. Il revient à Hanoi avec de l'étain, mais il entre en conflit avec le représentant de la cour d'Annam ; ses compagnons et lui sont molestés et dépouillés ; la cour de Hué négocie secrètement avec les Anglais de Hong-kong et fait appel aux bandes de Pavillons Noirs. Devant cette attitude, Dupuis occupe un quartier de Hanoi, qu'il doit bientôt abandonner ; le gouverneur de la Cochinchine envoya alors sur les lieux le lieutenant de vaisseau Francis Garnier pour engager des négociations ; le vice roi du Tonkin prit une attitude hostile et se fortifia dans la citadelle de Hanoi ; après un ultimatum resté sans réponse, la petite troupe de Francis Garnier, à laquelle s'étaient joints les compagnons de Dupuis, s'empara de la citadelle, puis du delta ; le 21 Décembre 1873, Francis Garnier allait traiter avec les Annamites quand il trouva la mort dans une embuscade de Pavillons Noirs. Ces tragiques incidents furent la cause initiale de la conquête postérieure du Tonkin, qui fut réalisée en 1885. Cependant, immédiatement après la mort de Francis Garnier, fut suivie une politique d'abandon. Le lieutenant de vaisseau Philastre signa, au début de 1874, un traité que le roi d'Annam ne respecta pas, désavoua l'action politique de Francis Garnier et de Dupuis et consumma la ruine financière de ce dernier ; ce ne fut qu'en 1896 que Dupuis obtint une réparation, d'ailleurs bien insuffisante. Il mourut à Monte-Carlo en 1912 après avoir accompli plusieurs voyages en Indochine et collaboré à la mise en valeur du Tonkin. C'est à lui que revient l'honneur d'avoir découvert l'intérêt commercial du riche Yunnan et d'avoir voulu réaliser l'union indochinoise.